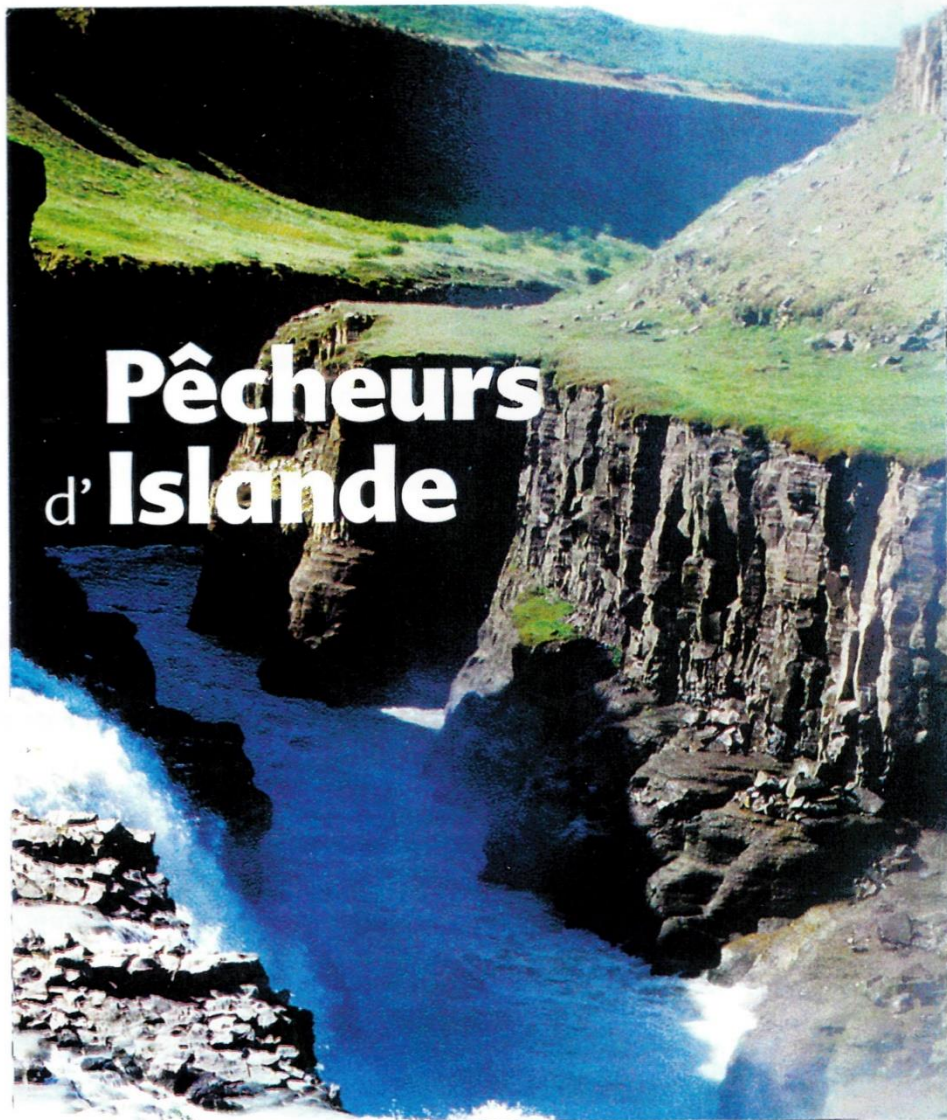


# Loti, les « Islandais » en littérature

Jacques Darchen,



Paysage islandais typique.

Au plan géologique des brèches profondes, liées à de puissantes remontées magmatiques, craquellent la lithosphère de façon permanente.

L'hydrologie, de son côté, joue un rôle considérable avec les puissants torrents qui coulent des glaciers vers la mer.

Une France d'avant-hier où, sur fond de mer houleuse et de fjord protecteur, se détachent les visages burinés et les silhouettes quasi héraldiques dans leur lourd vêtement de mer de ces gens de chez nous qui partaient autrefois sur les « mers lointaines », pas toujours par idéal mais plus élémentairement pour assurer la matérielle d'une famille pelotonnée au pays en une attente anxieuse.

Alors, le titre de cette rubrique s'explique aisément. Il s'agit plus des *Pêcheurs d'Islande* dans leur ensemble que de *Pêcheur d'Islande* dans sa singularité, œuvre de Pierre Loti, célébrité en son temps et toujours un peu de nos jours. Mais, bien sûr, le lecteur s'en doute, les uns ne peuvent aller sans l'autre.

Le « magicien des lettres » ne mit d'ailleurs jamais les pieds en Islande. Cela n'était pas dû à un désir délibéré de sa part mais au fait que les affectations dans la Royale reflétaient à l'époque la vocation de la France d'occuper plus ou moins pacifiquement des zones plus proches des tropiques que des cercles polaires. Notre marin-écrivain eut ainsi tout le loisir de promener « son cœur en bandoulière » à travers paysages sur fond de cocotiers et au contact de « jeunes filles en fleurs » au teint délicatement satiné de cuivre clair.



Cette ambiance tropicale différait du tout au tout de celle qui nous est inspirée par *Pêcheur d'Islande*, d'où le mérite de Loti qui, sans avoir parcouru les contrées du nord, mais expérience aidant (et vingt ans d'embarquement sur quarante ans de service, ça compte !), donne des descriptions d'états de mer pouvant parfaitement convenir aux images qui ornent nos modernes atlas.

Au demeurant, les Islandais sont reconnaissants à Pierre Loti d'avoir contribué à faire connaître leur existence à travers ce roman, traduit dans toutes les langues, et ils ont élevé à Reykjavik un monument qui porte, gravé dans la pierre, d'un côté en français, de l'autre en islandais, ces dernières phrases de *Pêcheur d'Islande* : « *Il ne revint jamais. Une nuit d'août, là-bas, au large de la sombre Islande au milieu d'un grand bruit de fureur, avaient été célébrées ses noces avec la mer.* »

Mais quelle est donc la genèse de cet ouvrage qui fit l'objet de tant de rééditions depuis sa publication en 1886 ?

Autour de la trentaine, Pierre Loti tombe amoureux fou de la sœur de l'un de ses matelots et, sans mollesse, la demande en mariage. Ce curieux personnage, qui sera à l'aise avec les grands de ce monde, ignore superbement les barrières sociales. La belle, fière et digne, refuse ; elle reste fidèle à son promis, un « Islandais », qu'elle passera sa vie à attendre dans l'angoisse.

La douleur de Loti est immense. Il faut voir là le germe du personnage de Gaud, la touchante héroïne de *Pêcheur d'Islande*, et puis, dans la foulée, de *La Paimpolaise* de Théodore Botrel, fervent admirateur de Loti.



Photographie de groupe au temps de *Pêcheur d'Islande*. Pierre Loti, les bras croisés, en costume breton, à Rosporden, devant la maison de « mon frère Yves », Pierre Le Cor de son vrai nom, quartier-maître de manœuvre. Sur le mur, Marie, la femme d'Yves, tenant son deuxième fils (Loti est parrain du premier). À droite, également en costume breton, la nièce de Loti et, devant, sa femme (née Blanche de Ferrière) épousée l'année précédente, en 1886. Quatre ans plus tard, Pierre Loti sera élu à l'Académie Française.

## Botrel, les « Islandais » dans le cœur populaire

C'est effectivement avec Théodore Botrel (1868-1925), compositeur et chansonnier breton, et sa fameuse *Paimpolaise*, que le monde de la pêche devient véritablement populaire. Cette romance, reprise en chœur lors de la moindre réunion familiale, est exemplaire à cet égard et la nostalgie qui s'en dégage, la France entière la partagera sans réserve.

Il est vrai que Botrel a pris le soin de lancer d'autres brûlots qui ont noms *Fleur de blé noir* et les incontournables *Lilas Blancs*. De cette manière, la plus joyeuse des noces, citadine ou villageoise, finissait en pleurs, ce qui n'était pas vraiment le but à atteindre.



Je me souviens à peu près du premier couplet et du refrain de La Paimpolaise. Ne m'en demandez pas plus ; les trahisures du temps me font oublier les classiques.

*Quittant ses genêts et ses landes,  
Quand le breton se fait marin,  
Allant à la pêche d'Islande,  
Voici quel est le doux refrain...  
J'aime Paimpol et sa falaise,  
Son église et son grand pardon.  
J'aime aussi la Paimpolaise  
Qui m'attend au pays breton.*

On note d'abord la différence entre le pays de la terre et des bois, l'Argoat, que les naturels attachés à leurs racines (et qui y tiennent toujours aujourd'hui !) sont obligés de quitter pour des activités liées à la mer, l'Armor. La fameuse vocation maritime ne correspond pas à un libre choix mais à une nécessité ; il faut vivre, tout simplement ( ! ).

Il y a ensuite, dans cette chanson, un mal du pays bien compréhensible... l'idée du retour hantera les rares moments de repos dans une couchette sommaire où l'on cherche à se caler solidement, en vain car le bateau bouge beaucoup dans les mers croisées du nord.

Il pense aussi, le matelot, à la payse qui l'attend, et l'attendra toute sa vie, sur fond de cette falaise qui pourrait bien se situer sur la pointe de Guilben, coupant la baie de Paimpol, site auquel je préfère le village de Pors-Even, un peu au nord-est de la ville, d'où les femmes pouvaient suivre longtemps des yeux leurs hommes, époux et fils (quelle tragique école de la vie pour des mousses de treize ans !) en route vers l'aventure. Quant à la foi, il y a recours, le Breton de cette époque, dans les moments difficiles, implorant bien sûr la Vierge mais aussi monsieur Saint-Yves.

C'est dans ces conditions que chaque année, autour des décennies entourant le début du siècle dernier (attention, il s'agit du XXe), des bateaux à voiles par centaines, environ 120 à

Paimpol et aux environs, cinglent vers le nord pour des campagnes de cinq à six mois, période de danger pour les hommes, de terrible attente pour les femmes. Pourquoi s'étonner après cela que le Breton soit peu expansif et porté à la mélancolie !

## Climat et ours à la dérive

Il faut y aller en Islande ! Certes, les patrons des voiliers, goélettes à hunier ou petits trois mâts, sont d'excellents marins et, dans le gros temps, on manœuvre, on négocie, on prend la cape, mais tout devient hasardeux en présence de ces ouragans de type « France décembre 1999 » dont l'Atlantique nord subit les assauts plusieurs fois par an.

Et puis, quand le vent mollit, que s'établissent, pour un temps limité, des hautes pressions relatives, il faut compter, sur les côtes d'Islande, avec la brume, enveloppante, ouatée, glacée, toujours inquiétante.

Mais que cela ne dérange surtout pas les actuels candidats au voyage touristique car la sombre Islande de Pierre Loti se présente le plus souvent comme un pays lumineux, en dehors, bien sûr, de la nuit polaire qui dure plusieurs mois mais qui est plutôt comparable à un crépuscule. L'île se situe, en effet, légèrement au sud du cercle arctique et sa structure bosselée lui confère une atmosphère changeante, d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre, qui fournit inmanquablement l'occasion de découvrir des paysages extraordinaires.



Cette vue satellitale de l'Islande, gemme qui ressort au milieu d'un écrin de nuages, rend compte du délicat découpage des côtes de ce pays. C'est sur le littoral oriental, partie droite de l'image, que se situent nombre de fjords protecteurs chers aux Français, notamment le Faskrudhsfjörður. La tache blanche, en bordure sud de l'île, correspond à un immense glacier, l'un des plus grands du monde. L'Islande a une superficie équivalente au cinquième de celle de la France ; sa population, de 50 000 habitants en 1700, atteint aujourd'hui 270 000 habitants.



## Plaines fertiles et poisson-roi

À ce propos, j'ai découvert au cours de mes pérégrinations islandaises l'existence d'un personnage méconnu. Il s'agit d'Arni Thorlacius (1828-1891) qui entreprit des recherches en climatologie dès 1854, à une époque où, dans le monde, cette activité ne figurait qu'à l'état de projet. Les travaux d'Arni, basés sur ses propres observations, sur la collecte de données à travers le pays et l'étude de documents danois, concernaient l'île elle-même et ses alentours immédiats et je me demande si ce pionnier s'est posé des questions sur certaines situations météo-océaniques. Je pense spécialement à celles que concrétise le dépôt sur les côtes, surtout du nord de l'île, de troncs d'arbres qui constituaient hier, et toujours aujourd'hui, un apport intéressant pour un pays où la sylve est à peu près inexistante.

On sait, de nos jours, que ces bois proviennent des côtes sibériennes et qu'ils sont entraînés dans un immense mouvement de giration en direction de la mer de Norvège. Il arrive même parfois qu'un ours se laisse surprendre par la rupture de la banquise et qu'il dérive lui aussi jusqu'à la côte islandaise comme un vulgaire tronc d'arbre. On imagine la détresse de la pauvre bête juchée sur un esquif glaciaire qui joue la peau de chagrin. Et il ne s'attend pas, le malheureux, au sort qui l'attend quand il touchera le littoral qu'il croira d'abord salvateur : dans l'heure suivante il sera découpé en brochettes et sa peau prête à finir en descente de lit...

Lof pour lof, revenons au sujet. Il y a cent ou cent vingt ans, nos Paimpolais, pardon nos « Islandais », ignorent ces questions et sont peu adeptes d'un tourisme alors lancé en d'autres lieux par un certain Cook (rien à voir avec le navigateur). Leur grand souci est de moissonner éperdument dans les plaines fertiles de l'océan.

Ces étendues foisonnantes de vie ne sont pas là par hasard. On les trouve partout où voisinent des eaux de températures différentes et nettement tranchées. Les masses d'eau, tout comme les masses d'air, existent et on les identifie communément par les trois données : température, salinité, pression. Ainsi la morue, poisson-roi des Islandais et des « Islandais », évolue nécessairement dans un habitat dont la température se situe entre  $-2^{\circ}\text{C}$  et  $+8^{\circ}\text{C}$ , de préférence entre  $3^{\circ}\text{C}$  et  $5^{\circ}\text{C}$  ; c'est dire que ce poisson de mer froide voit, dans la zone qui nous intéresse aujourd'hui, sa progression éventuelle vers le sud arrêtée par les eaux chaudes du courant d'Irminger, branche dérivée du Gulf Stream.

On pêche la morue au-dessus du plateau continental, plus volontiers sur la côte sud et est de l'île, mais pas seulement, par fonds de 100 mètres. En dessous, la faune est mêlée d'espèces atlantiques et d'espèces boréales. Plus bas encore, et par grands fonds, la population devient cosmopolite. Au-dessus de cette vie sous-marine intense s'ébat une froufroulante volière... plus de cinquante espèces vivent ici parmi lesquelles eidons, fous,



Sur la côte sud-est de l'Islande, des monceaux glaciaires descendent du Vatnajökull, immense glacier, vers la mer



sternes, aigles de mer, cormorans, macareux. J'avoue ma préférence pour ce dernier, sorte de perroquet plongeur, mauvais voilier par ailleurs. Ce goût pour le macareux est également prononcé chez les Islandais qui, à la fois, protègent le volatile tout en en faisant une large consommation au moment des fêtes, où ces ersatz de canards rôtis sont attrapés en plein vol au moyen d'une sorte de filet à papillons brandi et manié avec une précision mathématique.

Autour de 1900, les goélettes de Paimpol, navires de 40 mètres sur 8 avec une cale de 5 mètres de profondeur, bateaux pourtant d'une rare élégance sous leur 500 m<sup>2</sup> de voilure, embarquent une vingtaine d'hommes qui, installés le long du bord sous le vent (les places vers l'arrière sont les meilleures) pêchent la morue au moyen de longues lignes qu'il faut laborieusement remonter. La bête peut peser de 2 à 5 kilos mais quelques spécimens atteignent 1,80 m et 40 kilos.

La pêche à la morue permet au simple marin de vivre nettement au-dessus de ce que pourrait être notre actuel Smic. De fait, ce poisson est largement consommé en France ; on en mange non seulement le Vendredi Saint mais tout au long de l'année car il reste d'un prix abordable aux petites bourses. Bien sûr, la morue séchée, présentée extra-plate, doit à ce moment-là et au cours de plusieurs décennies qui suivent, être dessalée plusieurs jours à l'avance. Et ne parlons pas de l'huile tirée du foie de l'animal, aux vertus égales à celles du quinquina mais à la dégustation autrement difficile. Bien des générations de petits Français ont beaucoup souffert de cette potion magique.

De nos jours la morue fraîche reste un produit de consommation courante. Son prix reste attractif et ses aspects diététiques sont à considérer ; très riche en protéines mais pauvre en lipides, on la recommande aux sportifs et... aux femmes enceintes.

## Fascinante Islande

Nos Paimpolais qui font campagne et qui touchent l'Islande pour la première fois ne découvrent pas seulement l'originale capture des macareux. Ils vont de surprise en surprise et il y a de quoi !

L'Islande est sans doute le seul pays au monde où l'on peut voir un paysage changer entièrement au cours d'une vie humaine. De nos jours, on explique le phénomène. L'île est une partie émergée de la dorsale médio-Atlantique, axe de séparation de deux plaques de croûte terrestre, Amérique et Europe. Dans cet axe, des remontées magmatiques se manifestent en quasi-permanence, modifiant

les fonds marins et devenant ici visibles en surface. Ce phénomène naturel, théorie dite « tectonique des plaques et dérive des continents », éloigne l'une de l'autre Amérique et Europe à raison de plusieurs centimètres par an.

Et tout cela se fait à grand bruit de tremblements de terre, d'éruptions volcaniques, de geysers (le mot est islandais)... Si l'on ajoute que l'Islande est recouverte de l'un des plus grands glaciers du monde, qui évacue sans cesse son trop-plein sous forme de torrents impétueux, on admettra volontiers que ce sont des visions dantesques qui sont offertes à des Bretons encore très portés sur la légende et le merveilleux.

À ce sujet, j'ai relevé, dans une exposition consacrée aux « Couleurs de la mer » (Orsay, novembre 1999) cette définition de la terre bretonne d'antan : « La Bretagne a conservé un extrême isolement, une vie comme hors du temps, protégée de la civilisation industrielle. Caractère austère, ardent et mélancolique, culte du secret et de la légende ». Il y a sans doute là quelques rapprochements à faire avec la terre islandaise.

Les Bretons vivent dans de petites maisons basses, couvertes de chaume, nichées dans le creux des garennes, disposition propre à une bonne protection contre les vents dominants. Les islandais ont aussi le culte du secret et de la légende et ils habitent des maisons basses faites de tourbe (terre traitée et séchée) qui leur assure une bonne isolation thermique. Autour de 1900, ils sont encore des gens rudes (les petits font leur sieste dehors, même en hiver !), fiers, opiniâtres, individualistes, surtout à la campagne, et l'on n'acquiert pas facilement leur confiance si l'on n'est pas soi-même du même bois. Ce sera heureusement le cas de nos « Islandais ».

Cependant la comparaison entre les deux communautés ne saurait aller trop loin. Les Islandais se sont de toute éternité sentis dépositaires d'une culture et d'une langue vikings et sont d'ailleurs reconnus comme tels par l'ensemble des Scandinaves. Leur isolement insulaire et leur confinement d'habitat ont fait qu'ils ont trouvé très tôt un exutoire de qualité en creusant l'histoire de leur pays sous toutes ses formes en passant forcément par l'écriture. Ce comportement persiste de nos jours ; les jeunes Islandais apprennent leur langue, conservée très pure, ensuite l'anglais, incontournable par nécessité, puis... le latin !

À l'époque nos Bretons ne font pas le poids et les premiers contacts sont toujours timides en direction de gens, socialement aussi modestes qu'eux, mais culturellement plus évolués. Nos nationaux qui stationnent plus ou moins durablement dans le fjord de Fask, à proximité de l'hôpital français (mais oui !), actuellement en cours de restauration, sont des individus souvent jeunes et en pleine force et les relations avec une



population locale que l'on retrouve d'une année sur l'autre ne peut que gagner en intimité avec le temps. Une mienne amie islandaise m'a dit malicieusement qu'il suffisait aux femmes peu désireuses d'encourager certaines avances, de menacer le soupirant d'informer la payse ou l'épouse qui attend au pays, car elles savaient écrire, elles (!). Et mon amie d'ajouter dans un sourire que, bien sûr, quelques liaisons allaient à leur terme et que « la race islandaise est une pierre précieuse dont la blondeur est striée de veines brunes ».

## Une amitié sans phrases

En Islande, la France d'autrefois perdure à travers l'œuvre de Pierre Loti — Madame Vigdis Finnbogadóttir, ex-présidente de la République, est francophone et lotisante confirmée — mais aussi dans le souvenir d'un grand ami de ce pays, le commandant Charcot, qui disparut avec son célèbre *Pourquoi-pas ?* dans les environs de Reykjavik en 1936. Plus rares sont ceux qui se souviennent que Jules Verne fit plonger au sein d'un volcan islandais l'équipe partie pour son « Voyage au centre de la Terre ».

Mais c'est par le monde de la pêche que les liens

restent solides. Dans le Faskrudsfjörður, dont le village est jumelé avec Gravelines, se déroule tous les deux ans la « Fête des Français », mais on n'attend pas cette occasion pour restaurer, briquer et astiquer tout ce qui rappelle la grande épopée. D'ailleurs, à l'entrée de la localité, sur le bord du fjord, se détache, ceint d'une barrière blanche, impeccablement entretenu, le « cimetière français » où reposent ceux qui ont fermé les yeux en ces lieux. Il y a quelques années, les corps ont été rassemblés autour d'une croix centrale au pied de laquelle sont gravés dans la pierre des noms « bien de chez nous ».

À Paimpol aussi, les Islandais, les vrais et d'acception, sont périodiquement honorés par des fêtes mémorables. Les Français cherchent parfois loin des amis dont le comportement fluctue finalement avec les phases de la lune. En Islande, et spécialement dans les fjords de la côte orientale, point n'est besoin d'une quête longue auprès de naturels qui savent les dures réalités de la vie et qui assument entièrement leur héritage, traditionnel et affectif. La qualité des sentiments on la lit au fond de la rafraîchissante clarté de leur regard clair...

À bientôt, matelot !



Au bord du Faskrudsfjörður, les Islandais entretiennent pieusement le « cimetière français » où reposent nombre de nos pêcheurs de la grande époque.